

**Quelles expériences fait l'animal en compagnie de l'être humain
Et qu'a-t-il à faire avec son avenir ?**

Florian Leiber

Dans une conscience globalisée de nos décennies, nous éprouvons les fondements de la vie sur cette Terre comme étant menacés — et cela par notre propre action au niveau de l'humanité, à laquelle nous faisons pourtant face, d'une manière énigmatique et toujours plus embarrassée. La mort de espèces végétales et animales nous rend conscients d'une manière particulière et en appelle aux inquiétudes et au sentiment de culpabilité. Ce à quoi cela nous rend aussi conscients c'est de combien la persistance de ces fondements de vie, et avec cela la base pour toute évolution de la vie sur Terre, se trouvent remises dans nos mains humaines. Si nous nous interrogeons sur le futur de l'animal, la question même de la persistance de sa vie, se pose exactement à côté de celle de son développement ultérieur. Avec cette conscience, le problème de la pure faute d'origine humaine dans la destruction revient sur une reconfiguration par l'être humain de la situation au point de devoir se poser la question de ce que pouvons-nous faire pour créer des conditions au règne végétal et au règne animal, dans lesquelles ceux-ci pourraient continuer de se développer ? C'est peut-être l'une des questions centrales d'une **agriculture** qui doit se comprendre comme une **culture**. Est-ce que dans la réponse à cette question se trouve aussi la justification principalement de l'élevage, la justification d'utiliser des animaux, parce que dans le meilleur des cas, cela pût aussi leur être utile ?

Je pars du fait que toute incarnation dans le terrestre a pour but de faire des expériences, qui doivent être faites et qui ne peuvent l'être que sur la Terre, pour s'éveiller de manière progressive. Des expériences de séparation et d'union, de souffrance et de plaisir, d'angoisse et de liberté, sont, dans leur forme de base, certainement celles que les animaux partagent avec nous. Même les expériences « négatives » y sont aussi données pour l'animal sauvage, c'est tout autre chose qu'une harmonie troublée, que l'animal isolé vit dans la nature. Faim, peur, perte, chasse, fuite, blessure, appartiennent en plus au spectre d'expériences de l'animal sauvage. Mais exactement aussi des expériences positives : des expériences sociales dans les troupeaux, hardes, lors de l'élevage, la stimulation des sens lors de l'alimentation, l'expérience corporelle dans le mouvement, etc. Les animaux sont jetés plus ou moins élémentairement dans ces expériences et ont une bien moindre possibilité que l'être humain, d'élever celles-ci à un niveau de conscience auquel elles pourraient les structurer. Leur espace de vie n'en prend que davantage d'importance, car les expériences de l'âme animale en sont directement influencées. Et l'être humain aujourd'hui configure cet espace de vie, de la meilleure comme de la pire manière ; dans les espaces de vie qui sont fabriqués par les hommes, les animaux se voient placés sans aucune autre alternative.

Dans le contexte agricole, nous sommes intensément préoccupés par cette structuration de l'espace de vie. Par la domestication, la protection et l'alimentation

du bétail, nous avons ouvert un horizon complètement nouveau à ces quelques espèces domestiques-là, que nous avons été chercher et que nous avons ramenées près de nous. Un horizon dans lequel — partiellement libérées des instincts de l'animal sauvage — elles ont un espace pour éprouver plus intensément d'autres qualités d'âme, que ce n'était le cas pour elle dans la vie sauvage. Mais l'animal est aussi ici toujours placé dans une situation passive, et donc, il dépend totalement de quel monde nous organisons pour lui. Il en résulte une responsabilité et des interrogations. Quelle importance ont les restrictions d'expériences, que l'élevage agricole apporte avec lui : par exemple, 1. dans l'expérience corporelle au travers d'un moyen d'engraissement plus ou moins uniforme et avec ce qui l'accompagne : affaiblissement de l'expérience gustative ? ; et 2. avec la liberté de mouvement réduite ? 3. dans un vécu social très fortement dirigé par les événements de l'accouplement ou des procédures de la reproduction artificielle ? Que ces restrictions varient de la douceur à la torture, c'est clair, de même que nous devons admettre les conséquences de « l'élevage » industriel comme étant extrêmement négatives. Mais même les restrictions douces, organisées avec attention, voire affection et soutenues par la présence humaine constante dans une ferme *déméter*, restent encore des restrictions, c'est inévitable. Et nous devons nous demander à la fois ce qui justifie et ce qui peut compenser de telles restrictions. Et en quoi reconnaissons-nous que ce que nous admettons pour nous comme un gain, et ce gain que l'animal ou l'espèce animale, retirent de la domestication éventuellement de notre fréquentation ; premièrement : s'agit-il d'un gain réel, et deuxièmement : est-ce que ce gain intervient réellement ?

Nous considérons comme un dévouement de l'animal, de nous servir avec la nourriture et la production de travail et nous partons que la présence consciemment affectueuse, la compagnie et la conduite par l'être humain, restituent à l'animal quelque chose de grand et d'important. Mais il est peut-être important de remettre aussi en cause parfois ces hypothèses : nous pouvons, par exemple, être conscients que l'animal, dans les élevages industriels et la sélection d'hybrides, s'est « aussi dévoué », car avec cela il ne peut pas du tout en être autrement. Mais que sont cependant ces normes, avec lesquelles nous évaluons si ce qui survient à l'animal isolé sur la Terre, agit en bien ou en mal sur l'évolution de l'espèce animale (ou sur son âme groupe) ? Ou bien, d'où relevons-nous que ce qui est vécu, ici sur Terre, agisse de telle ou telle façon dans l'élément spirituel de l'animal ? Ce que nous faisons, cela conduit-il nos compagnons réellement à une évolution ultérieure et avec cela dans l'avenir ? Notre présence humaine est-elle suffisamment forte et significative, de sorte qu'elle justifie les restrictions demandées du champ des expériences que nous imposons aux animaux domestiques ? Maints espaces relationnels entre l'être humain et l'animal ont été aussi effectivement perdus par l'abandon du travail physique avec les animaux et par la rationalisation de nombreuses opérations de soins dans les étables. Pouvons-nous encore produire ce qui fut produit dans le passé (en le considérant idéellement) dans les fermes au moyen de la relation constante des êtres humains et des animaux ? Et sur quoi autrement pouvons-nous fonder la conviction que l'existence de l'animal domestique aide une espèce animale dans son évolution ultérieure ?

Lorsque nous maintenons l'animal, souvent aussi dans l'exploitation agricole, dans un éloignement plus important de nous qu'autrefois, la justification « qu'il est élevé avec/par nous » tombe quelque peu. Devons-nous pour cette raison, ré-ouvrir des espaces — peut-être nouveaux, peut-être « seulement » anciens — pour restaurer le spectre de son expérience de vie ? L'intérêt croissant porté à l'élevage du veau sous la mère est un pas dans la direction de l'expérience sociale chez l'animal¹. La discussion, au sujet de la castration des animaux à l'engraissement, soulève aussi la question de l'intégrité hormonale² et avec cela de la totalité des expériences d'âme et de corps de l'animal. Redonner de l'espace aux animaux, dans des installations de stabulation plus grandes, est-ce suffisant ? Un autre aspect important pourrait être une plus grande diversité dans l'alimentation, afin que l'expérience du goût chez l'animal et sa participation active dans le choix d'aliments de qualités diverses puisse être de nouveau rendues possibles.

Les mesures brièvement indiquées ici semblent toutes justifiées, quand bien même elles ne soient pas toujours aisément transposables. C'est une restitution à l'animal de possibilités d'expériences d'âme. Car même si le lien étroit entre l'être humain et l'animal domestique s'est à nouveau distendu dans de nombreux cas — et qu'avec cela l'affirmation que l'animal profite de notre proximité dans son développement peut servir, bien moins qu'avant, de justification, nous avons la responsabilité de procurer à nos animaux d'une autre façon, plus d'espaces d'expériences pour qu'au moins son développement futur ne s'arrête pas³. Cette réflexion renferme foncièrement aussi une résignation, parce qu'elle « passe en compte » le fait que par la suppression d'un lien relationnel étroit entre l'homme et l'animal dans les procédures rationnels de travail, les expériences de l'animal s'amointrissent de plus en plus.

Mais est-ce tout ? Pouvons-nous réellement mesurer qu'elles sont les expériences importantes pour l'animal ? Quelle importance a l'environnement humain pour les Corvidés, les oiseaux chanteurs, renards et rats des villes, etc. ? Quelle expérience assimilent les chats et les chiens réclamés par l'être humain ? Pourquoi les Dauphins s'approchent librement des bateaux des touristes, bien qu'ils ne soient strictement pas nourris par eux ? Que se passe-t-il effectivement pour un bœuf lorsqu'il meurt dans un grand abattoir ?

Derrière tout cela, la question demeure de la relation que nous devrions véritablement trouver certes, à l'égard de l'animal domestique, mais aussi de l'animal sauvage, afin

¹ Et le sentiment maternel, qu'une vache comme une lapine ressent pour sa progéniture ? Même la forficule [*Dermaptera* — perce-oreille ou *michorel'* en patois], qui n'a que trois ganglions nerveux **en tout et pour tout** comme cerveau, trouve le moyen d'aérer, d'hydrater, de soigner et de surveiller ses œufs, puis de nourrir ses jeunes, comme n'importe quelle maman du monde animal et humain... *ndt*.

² Et par pudeur, sans doute l'auteur évite ici bien sûr de parler de l'injection d'hormones pratiquée aux USA, ouais, c'est loin ! mais aussi ici, en Belgique, à 20 km de chez moi. *ndt*

³ Effectivement, les maladies rampantes, comme des leucoses chez les bovins, par exemple, peuvent créer des conditions de disparition totale de certaines espèces élevées dans de très mauvaises conditions — accompagnée d'holocauste gigantesque, comme en Angleterre — soit l'équivalent d'une authentique **involution animale** aboutissant à sa disparition complète, car l'âme groupe ne peut plus **rien y faire**.

d'entamer un cheminement futur commun, tout en reconnaissant le potentiel évolutif réel d'une telle relation. Discuter de cette question entre nous, lors du congrès agricole, ne sera pas une mince affaire. Quant à ce que signifient pour l'animal les mots « avenir », « développement » lorsqu'ils se rapportent à la vie de son âme⁴ et si ce développement de l'âme doit passer par le chas de l'aiguille du sommeil et de la mort, et donc n'est pas physiquement continu : alors nous avons en cela un thème de réflexion très ésotérique pour le congrès.

« J'espère que nous deviendrons des fermiers dotés de sentiments plus forts »

Compte-rendu du champ avancé du congrès : les entretiens des « *Flying Teams* »⁵

Johanna Schönfelder

Comment dignement entrer avec les animaux dans l'avenir ? Le congrès agricole de 2015 se préoccupe de cette interrogation. Le thème fut préparé d'une manière toute nouvelle. Le travail des *escadrons volants* en constitue une partie : dix jeunes êtres humains qui ces derniers mois ont été chargés par le département agricole de réaliser 38 entretiens au sujet du thème du congrès. Ils se sont rendus dans des fermes en Allemagne, Autriche, Hollande, Géorgie et Ukraine pour cela. Le spectre des entretiens aborde selon la ferme des questions comme la culture maraîchère, en absence d'animaux, l'élevage de volailles, la distribution de lait frais à la ferme ou en station, l'élevage de vache laitière, jusqu'au pâturage extensif de troupeau.

Dans le sac à dos des enquêteurs : appareils d'enregistrement et questionnaire. Celui-ci n'était pas prédéterminé dans sa forme, mais seulement dans les grandes lignes d'une rencontre avec un entretien à mener entre deux personnes. La tâche des enquêteurs, ce n'était pas de s'en tenir au dialogue sur les choses concrètes du quotidien, mais au contraire, d'ouvrir un espace dialogique permettant de faire émerger ce qui concernait la personne individuellement sollicitée.

Ce fut bien réussi — tous les enquêteurs en sont revenus touchés par l'ouverture de leurs partenaires et il se révèle dans les résultats combien le spectre est large des domaines des interrogations et des besoins sur le thème de l'animal.

« Le danger avec les animaux c'est qu'on se retrouve engagés dans beaucoup de travail et qu'on en peut pas s'en dégager. Ensuite plus rien ne vient de l'extérieur de ce qui peut être utile en tant que source d'inspiration et d'énergie. » Cette citation d'une fermière peut passer pour représentative de la question importante abordée dans l'entretien : comment se ménager dans la cadence du travail quotidien un espace pour la perception, la réflexion et l'amélioration nécessaires à l'élevage de l'animal ?

L'élevage de l'animal est souvent émotionnellement chargé tout en étant relié à une forte charge de travail — qu'est-ce donc qui nous pousse réellement et pourquoi nous ne cessons pas simplement cette activité ?

⁴ Encore faudrait-il déjà lui en attribuer une, l'Église ne nous est jamais venue en aide pour cela, bien au contraire. *ndt*

⁵ Ou bien encore en français correct : *Escadrons volants*, bien sûr rien à voir avec ceux de Catherine de Médicis. Mais ici on ne va pas le laisser en anglais, parce que nous on résiste encore à l'anglo-saxonisme qui nous a amené, entre autre et ici cela nous concerne : le fil de fer barbelé et la stabulation « libre » tu parles d'une liberté ..! *ndt*

Que signifie pour nous la relation avec l'animal ? Nous aide-t-elle à surmonter nos « bas instincts »⁶ ? Que sont-elles pour nous, les bêtes ? Un reflet de l'âme dans le travail journalier, nécessaire à la réflexion dans l'émotionnel et le social ? Comment pouvons-nous en assumer une pleine responsabilité et la configurer ?

Ce ne sont là qu'une paire d'échappées de lumière de ce travail d'entretiens des « escadrons volants » qui soulignent la nécessité de la discussion avec le sujet au congrès. Nous nous réjouissons d'avance de la présentation d'autres résultats lors du congrès et du dialogue mené ensemble !

⁶ Ne serait-ce que cela, ce serait déjà beaucoup : un pas dans les connaissances anthroposophique présuppose trois pas dans la connaissance de soi et la maîtrise de ses « bas instincts ». Quoique les instincts politiques ou de la finance soient encore bien plus difficiles à surmonter ! *ndt*

La Terre spirituelle

Ueli Hurter

Dans la lettre actuelle de Michaël « *Où en est l'être humain en tant qu'être pensant et se souvenant ?* », Rudolf Steiner développe le concept de « Terre spirituelle ». En tant que fermiers [agriculteurs-éleveurs, *ndt*] et jardiniers [professionnels et amateurs, *ndt*], qui travaillons la terre, elle est parfois difficile et humide, parfois dure et sèche — et quelque fois dans l'année, nous l'éprouvons malléable, humide et chaude, légère et aérée⁷. C'est cela que nous recherchons : la terre féconde dans notre jardin et dans les champs. Entre temps, notre conscience peut aussi penser la Terre entière et nous tentons aussi alors, peut-être à l'appui des données des satellites à partir du Cosmos extra-terrestre, d'embrasser la Terre avec notre capacité humaine comme un lieu qui nous porte physiquement, nous pose des défis d'âme et ne nous repousse pas spirituellement. Nous cherchons, en tant qu'êtres humains et humanité, une dimension spirituelle de cette Terre que nous connaissons tout d'abord comme physique. Et en tant que jardiniers et fermiers bio-dynamiques, nous sommes en quête de la dimension spirituelle de la Terre pour ainsi dire, par profession. C'est pourquoi le concept que nous découvrons dans la lettre de Michaël est stimulant et plein de promesses. Comment R. Steiner en arrive-t-il à ce concept ?

R. Steiner part de l'être humain — de nous — et certes de notre représentation et de notre penser. Notre penser représentatif forme son contenu en général, à partir du monde sensible. L'activité propre au penser doit en être distinguée. Car cette activité *ne se trouve pas* dans le monde sensible. Avoir des idées/pensées et activité du penser sont deux choses totalement différentes. On doit découvrir ce fait, car ces deux choses surgissent en général simultanément ensemble.

Vouloir dans le penser

Le penser, en tant qu'activité, c'est du vouloir. Ceci semble tout d'abord une simple affirmation, et on peut nonobstant en faire l'expérience, pour le moins progressivement. Maintenir l'activité du penser, même quand le contenu en est minimal, c'est une exigence que l'on peut se poser. De nombreuses instructions de méditation, issues directement de Rudolf Steiner ou bien dans son esprit, vont dans cette direction. Ce dont il est parlé dans la suite de la lettre, là où il est dit : « La vie spirituelle occidentale n'autorise pas à réprimer le Je pour connaître. Elle autorise à amener le Je à la perception du spirituel. »⁸ Un autre champ d'expérimentation ce sont les mathématiques, dont le contenu physique est en partie nul, l'intelligence relie seulement encore des concepts spirituels les uns avec les autres, la recherche et la découverte de la solution sont, vues à partir de l'activité de l'âme, une affaire de

⁷ *licht-locke* littéralement « frisante de lumière ». En France, on est trop dans l'élément « eau » pour voir cela de cette manière. Alors il faut aller en Russie où elle est encore « lumineuse » car elle « brille » de l'éclat du Christ sauveur, comme le percevait le Moujik pour qui la Terre russe c'est sa petite-mère... *ndt*

⁸ Et bien entendu, pour préciser lors de cette perception, le Je reste présent lors de cette perception, c'est la science matérialiste qui a poussé à cela, lors de l'avènement des sciences naturelles, lequel avènement a fait comprendre à Steiner que désormais cette perception du spirituel était possible en présence du Je. Et c'est bien là un cheminement typiquement occidental. Je rappellerai simplement que le Bouddhisme nie globalement l'existence d'un Je... sauf les Bouddhistes anthroposophes, mais c'est un autre problème. *ndt*

volonté. On peut aussi découvrir la manière dont beaucoup de volonté est enfouie dans les concepts d'agriculture bio-dynamique, à savoir que sans un effort particulier, le penser ne les éclôt pas⁹. Ainsi, par exemple, le concept de « mobilisation active de nutriments », qui exprime que la plante n'absorbe pas seulement par les racines des sels nutritifs existants, mais au contraire, avec ses sécrétions racinaires — lesquelles principalement proviennent du courant d'assimilation de la partie verte de la plante — la plante ouvre et exploite le sol en tant que contexte fonctionnel qu'on ne peut pas sensiblement examiner et évaluer d'une manière conforme aux sens, mais seulement appréhender au moyen d'une activité du penser. Comment est-elle à concevoir, par exemple, à partir d'une considération géocentrique, l'action de Saturne sur la vie de la Terre dans son activité¹⁰ ? Car normalement, nous pensons spatialement, à savoir physiquement. Comment pouvons-nous éveiller en nous cette relation d'action Saturne-Terre dans notre volonté du penser ? Interroger de cette manière, c'est se placer dans l'esprit de la Terre spirituelle.

Éveil dans le vouloir

N'avons nous pas tendance, dans nos cercles, à considérer les étoiles comme le cosmique et avec cela l'esprit, puis la Terre en tant que terrestre et ainsi matérielle ? Ne sommes-nous pas mis au défi, par le concept de « Terre spirituelle », de reconcevoir l'affaire de neuf ? En apparence, il y a du cosmique-spirituel aussi sur la Terre, et c'est bien précisément ce que manifeste notre nature volontaire. Le vouloir peut surgir dans le penser, comme décrit plus haut ; il peut surgir dans le cours du destin, comme la lettre le mentionne, cette fois en tant que dissimulé dans le penser intelligible, mais agissant dans la volonté de vie d'un lien actif d'une vie terrestre à la suivante. Et la volonté peut surgir dans l'activité de création physique, comme nous, jardiniers et fermiers le savons bien en effet, mais plus encore comme nous la pratiquons chaque jour.

Notre « faire » basique est donc beaucoup plus spirituel que nous le pensons normalement. Ceci ne nous est pas conscient car dans le vouloir, nous dormons. Si nous réussissons, un instant seulement, à apporter un peu de clarté de conscience dans le courant du vouloir, alors nous aurons un premier aperçu sur la « Terre spirituelle ». Lors d'une activité rythmique, qui dure un certain temps, par exemple lors de la dynamisation des préparats à la main, il peut se produire quelque chose : j'éprouve alors comment le courant volontaire n'émane pas véritablement de moi, mais arrive sur moi, c'est « seulement » un phénomène de conscience. La volonté elle-même

⁹ C'est ce que je tente de montrer sans cesse à « petit-pierre », mais il ne m'écoute encore que difficilement, encombré qu'il reste dans une approche théosophique et religieuse et naïve de l'œuvre de Rudolf Steiner. On admet bien qu'un fermier fasse des études conventionnelles d'agriculture (lesquelles, entre parenthèse, mènent désormais à la mort de la nature), eh bien ! que le bio-dynamiste, lui, étudie au moins Goethe et l'idéalisme allemand ! Alors il parviendra à « éclore » ses concepts si difficiles de la bio-dynamie. C'est un « pari » que Pascal eût fait, lui, sans hésiter. *ndt*

¹⁰ Il s'agit de celle de l'ancien Saturne lequel demeure présent depuis les origines du monde terrestre, laquelle chaleur s'exprime, par exemple, chez les oiseaux avec la chaleur de la couvaison qui n'est pas uniquement et bêtement « physique » ; de même les mineurs la percevaient inconsciemment mais physiquement en descendant chaque matin dans les entrailles de la mine : c'est réellement une chaleur vivante, j'ai été témoin de ce fait en descendant à la mine de Sabatier (59590) avec mon père, quelques jours avant qu'il prenne sa retraite. *ndt*

afflue inversement, elle arrive, de par mes composantes actives, depuis la périphérie, jusqu'à ce point-Je, ou je peux la concevoir¹¹ en conscience.

On peut aussi tenter de s'éveiller dans le courant temporel du vouloir, c'est toujours ce qu'on fait par le regard en rétrospective. La rétrospection sur la journée, la semaine, sur l'année, appartient consciemment ou inconsciemment au répertoire de notre âme. Par cette sorte de cours d'œil rétrospectif, on peut remarquer qu'il n'y a pas seulement ce courant du présent dans l'avenir, mais au contraire aussi le courant du devenir dans le présent. R. Steiner parle d'un double courant du temps. Le courant du vouloir vient de l'avenir sur moi. Je suis aussi volontaire aussi encore seulement dans un avenir conçu en devenir. Dans le regard en arrière, je peux constater comment les causes originelles pour quelque chose que j'ai fait dans le passé, étaient alors encore disposées dans le futur. Bien sur, on dit normalement « cela m'est arrivé », et ainsi nous faisons face au monde. Alors le destin fait irruption sur moi. L'autre attitude c'est de dire « Je suis aussi ce qui vient me heurter violemment » — , car cela vient me heurter en provenant d'un lieu dans lequel je suis encore en train de dormir, dans le vouloir de mon destin.

Métamorphoser la Terre

Il s'avère donc qu'en tant qu'être de vouloir, j'agis à partir de la périphérie et de l'avenir de ce qui arrive sur moi. En tant qu'un tel être de vouloir, je vis dans et avec la Terre spirituelle — selon la lettre de Michaël. Mais cela veut dire qu'en tant qu'ouvriers¹² de la terre nous avons réellement la potentialité de métamorphoser la Terre. On peut aussi caractériser de « Terre spirituelle », un état d'évolution de la Terre dans le passé, un état qui se trouvait encore proche des puissances divines paternelles, avant que la Terre ne devienne terrestre, avant que l'on dût travailler le sol dur et infécond, afin qu'il portât des fruits. Et par « Terre spirituelle » on peut aussi caractériser un état à venir de la Terre dans le sens que la Terre actuelle est le germe d'un Cosmos à venir. Ce germe, doit sa vitalité à l'union du Fils de Dieu d'avec la Terre, comme événement unique de l'évolution. Ce germe nécessite nos soins, une collaboration de notre part, de nous, êtres humains, afin de pouvoir croître. Le pont à jeter entre l'ancienne spiritualité et la nouvelle par un travail volontaire, enthousiaste et chaleureux, dans les circonstances terrestres actuelles, qui peut, au sens de ces exposés, être considéré comme un travail spirituel.

Libre université des sciences de l'esprit – Goetheanum

Département agriculture

Circulaire n°106 ; pp.5-10 ;

(Traduction Dainel Kmiecik)

Les notes du traducteur n'engagent que lui et peuvent être sans problème supprimées en cas de publication non privée.

¹¹ Concevoir au sens typique féminin de conception naturelle d'un germe à venir. *ndt*

¹² Parce que le travail de la Terre est une œuvre qui consiste à « ouvrir » la terre (l'ouvrier « ouvre »), le reste n'est que grâce ! *ndt*